

1-1-1985

Le "Verus Israel" et l'Israël du Magnificat

Jean Stern

Follow this and additional works at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies



Part of the [Religion Commons](#)

Recommended Citation

Stern, Jean (2014) "Le "Verus Israel" et l'Israël du Magnificat," *Marian Library Studies*: Vol. 17, Article 11, Pages 119-130.
Available at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies/vol17/iss1/11

This Article is brought to you for free and open access by the Marian Library Publications at eCommons. It has been accepted for inclusion in Marian Library Studies by an authorized administrator of eCommons. For more information, please contact frice1@udayton.edu.

LE "VERUS ISRAEL" ET L'ISRAËL DU MAGNIFICAT

JEAN STERN, ROME

L'Église se présente volontiers comme le "Verus Israel", le véritable Israël. On rencontre cette expression dans la liturgie des heures¹ et aussi ailleurs dans le langage ecclésiastique. Ainsi la Commission théologique internationale a récemment parlé de la "rupture radicale entre le 'vrai Israël' et le judaïsme"². Cependant l'autre Israël continue d'exister, celui dont il est question dans l'Ancien Testament ainsi que dans le Benedictus, le Magnificat et le Nunc dimittis, même si ces cantiques expriment la foi en Jésus de Nazareth.

Comment faut-il comprendre le rapport entre l'un et l'autre Israël, le charnel et le spirituel ? — On a dit, parfois, qu'aux yeux de la foi chrétienne, le nouvel Israël, à savoir l'Église, a remplacé l'ancien, purement et simplement. Il y aurait eu substitution. Aux yeux de la foi chrétienne authentique, "Israël" désignerait donc, jusqu'à Jésus, le peuple juif et, après Jésus, l'Église. Le nouveau peuple aurait pris la place de l'ancien, "dont le souvenir", comme le remarque un observateur juif, serait ainsi "évacué de ses propres Écritures"³.

Mais la théorie de la substitution est désormais dépassée, car incompatible avec l'enseignement de Vatican II et du pape actuel. Le peuple juif continue à être "très aimé du point de vue de l'élection, à cause des Pères, car Dieu ne regrette rien de ses dons ni de son appel", enseigne le Concile dans sa constitution dogmatique sur l'Église⁴. Juifs et chrétiens forment deux communautés religieuses "étroitement liées au niveau même de leur identité respective", déclare Jean-Paul II dès la première année de son pontificat⁵. L'année suivante il dira que le peuple juif est "le peuple de

¹ "Nos verus Israel sumus" (*Liturgia horarum iuxta ritum romanum*, 2^{ème} et 4^{ème} dimanche du cycle ordinaire, premier hymne de l'office des lectures).

² *Thèmes choisis d'ecclésiologie*, 1-4 (*Documentation catholique*, 1986, p. 59; désormais : D.c.).

³ G. E. Weil, dans *Recherches de science religieuse*, 1978, p. 590, n. 10.

⁴ *Lumen gentium*, n. 16; le texte renvoie à Rm 11, 28-29.

⁵ Allocution adressée à des représentants des organisations juives mondiales le 12 mars 1979 (D.c. 1979, p. 333; original en anglais).

Dieu de l'Ancienne Alliance, une Alliance qui n'a jamais été dénoncée par Dieu"⁶. Quant à l'enseignement sur le judaïsme que l'on trouve dans la déclaration conciliaire *Nostra aetate*, le Souverain Pontife le confirme: c'est "un enseignement qu'il est nécessaire d'accepter non seulement comme une chose convenable, mais beaucoup plus comme une expression de la foi, comme une inspiration de l'Esprit-Saint, comme une parole de la Sagesse divine"⁷. Citons encore l'allocution prononcée par Jean-Paul II à Strasbourg le 9 octobre 1988, lors de sa rencontre avec la communauté juive d'Alsace: "Oui, par ma voix, l'Eglise catholique, fidèle à ce que le Deuxième Concile œcuménique du Vatican a déclaré, reconnaît la valeur du témoignage religieux de votre peuple, élu de Dieu, comme l'écrit saint Paul ... (Rm 11, 28-29, cité par *Lumen gentium*, n. 16). Il s'agit d'une élection – comme vous venez de le dire –, en vue de la 'sanctification du Nom', pour un service de l'humanité entière"⁸. On est très loin du tollé soulevé en 1973 par la publication des *Orientations pastorales* du Comité épiscopal français pour les rapports avec le judaïsme qui, en parlant d'"Alliance éternelle" entre Dieu et le peuple juif, avait scandalisé maints bons esprits⁹.

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons d'étudier le rapport entre l'un et l'autre Israël à partir du mystère même de l'Eglise. La méthode a été appliquée par

⁶ Allocution prononcée à Mayence le 17.11.1980 devant les représentants de la communauté juive de l'Allemagne fédérale: "... die Begegnung zwischen dem Gottesvolk des von Gott nie gekündigten (vgl. Röm. 11, 29) Alten Bundes und dem des Neuen Bundes ..." (*Acta Ap. Sedis* 1981, p. 80). – D'après la traduction publiée par la D.c. dans son numéro du 21.12.1980, la non révocation dont parle le Saint-Père porterait non pas sur l'Alliance, mais simplement sur une rencontre (*D.c.* 1980, p. 1148: "une rencontre qui n'a jamais été dénoncée"). Ce contresens dû sans doute à un effet de surprise, est significatif (Cf. l'"erratum" dans *D.c.* 1981, p. 427).

⁷ Allocution adressée le 15 février 1985 à un groupe de responsables juifs américains (*D.c.* 1985, p. 373; original en anglais). Le pape cite des paroles qu'il avait prononcées le 27 janvier précédent, lors d'une réception de non catholiques à la nonciature de Caracas, en réponse au discours de bienvenue du rabbin Isaac Cohen.

⁸ *Osservatore Romano*, supplément du 12.10.1988, p. XIII, ou *D.c.* 1988, p. 1027. Sur la sanctification du nom, voir F. Federici, "Mission and witness of the Church" (édition révisée du document de Venise 1977), dans *Fifteen years of Catholic-Jewish Dialogue, 1970-1985*, Libreria editrice Vaticana, 1988, p. 46-62, en particulier p. 50.

⁹ Les critiques adressées au Comité épiscopal étaient principalement basées sur He 8, 7 et 13, où il est dit que l'Alliance nouvelle rend caduque la première Alliance. A quoi M. Gilbert répond que dans la partie centrale de cette lettre, il s'agit du sacerdoce et du culte anciens, effectivement caduques. Mais quant aux promesses faites à Abraham, l'auteur de la lettre aux Hébreux les considère irrévocables (He 6, 17). "La promesse que le Seigneur fit à Abraham lorsqu'il fit alliance avec lui demeure: en raison de l'élection, des Patriarches, les juifs sont toujours aimés de Dieu" (*D.c.* 1982, p. 836: Intervention du P. M. Gilbert, alors recteur de l'Institut biblique pontifical, faite lors d'une réunion de représentants des Conférences épiscopales et d'autres experts sur les relations entre l'Eglise et le judaïsme, en mars 1982, *ibid.*, p. 830-836; même texte en italien dans *Civiltà cattolica* 1982, vol. II, p. 454-467, où une note fait explicitement référence à des objections formulées en 1973).

le Concile lui-même : "Scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée d'Abraham" (*Nostra aetate*, n. 4). En effet, comme l'enseigne Jean-Paul II, entre la communauté religieuse juive et l'Église il existe un lien qui n'a pas son équivalent ailleurs, malgré les nombreuses relations que l'Église entretient avec d'autres religions et en particulier avec l'Islam : un lien qui "peut être appelé 'sacré', enraciné qu'il est dans la volonté mystérieuse de Dieu", au point que si l'Église révisé son attitude envers les Juifs¹⁰, elle le fait en fonction de son propre mystère¹¹.

Il ne peut être question de traiter ici le problème dans toute son ampleur. Nous essayerons seulement de débayer le terrain. Afin d'avoir plus de chances de poser le problème correctement, nous commencerons par cerner le sens originel de l'expression "verus Israel" laquelle, inconnue des écrits néotestamentaires, se rencontre dans les écrits chrétiens à partir du troisième siècle seulement. Puis nous remonterons aux origines du problème, rappelant comment l'Église primitive s'est située face à l'Israël selon la chair. Peut-être trouverons-nous là quelques données permettant de préciser la nature des correspondances entre l'un et l'autre Israël, entre l'Israël selon la chair et l'Église : les correspondances se limitent-elles au niveau très superficiel après tout des figures, l'Israël selon la chair étant un pur symbole et rien de plus ; comme l'agneau du berger ou le lion du désert sont des symboles du Christ, ou n'y aurait-il pas quelque chose de plus profond ? Une connaissance exacte du rapport entre l'Israël selon la chair et l'Église aidera, nous l'espérons, à mieux percevoir les dimensions de la prière de la Vierge de Nazareth, lorsqu'elle prononçait les paroles "Israël son serviteur", elle qui a appartenu à l'un et à l'autre.

"VERUS ISRAEL" CHEZ LES PÈRES

Pour l'homme moderne, l'expression "verus Israel" évoque immédiatement par antithèse l'idée d'un Israël illusoire, faux et incompatible avec le véritable. Il n'en allait pas nécessairement de même pour l'homme de l'antiquité ou du haut moyen-âge. En effet, "dans le langage hérité de l'antiquité chrétienne, fusion de la Bible hébraïque et du platonisme, les mots *verus*, *veritas* évoquaient spontanément, en nombre de cas, tout autre chose que la simple 'vérité' de notre langue courante", observe le cardinal Henri de Lubac : "une plénitude, une perfection d'être, un accom-

¹⁰ Sauf dans les citations, le substantif "Juif" sera toujours orthographié avec une majuscule, qu'il s'agisse du peuple ou de la communauté religieuse.

¹¹ Discours prononcé le 28 octobre 1985 devant le Comité international de liaison entre l'Église catholique et le judaïsme (*D.c.* 1985, p. 1101 ; original en anglais).

plissement spirituel ...¹². Ainsi, quand Origène enseigne que le Père est la "vérité" dont le Christ est l'"image", il ne veut absolument pas dire que le Fils, comparé au Père, est un être imaginaire. "Vérité" signifie ici réalité originelle, modèle¹³. De même quand saint Augustin proclame dans un sermon "veritas Christus in mente Mariæ, caro Christus in ventre Mariæ"¹⁴, il n'entend absolument pas nier la réalité de l'Incarnation du Verbe éternel. De même encore lorsque saint Méthode de Syracuse en Sicile, patriarche de Constantinople au neuvième siècle, dit en prononçant l'éloge de sainte Agathe que, par le sens étymologique de son nom, celle-ci invite tous les hommes à chercher le "vrai bien" – le mot grec *ἀγαθόν* signifiant "bien" –, il ne veut évidemment pas suggérer par là que la martyre de son île natale ait été un faux bien¹⁵. Ainsi encore, lorsque les auteurs anciens appellent "vrai corps" les effets derniers et pléniers de l'Eucharistie, à savoir l'Église dans son unité et l'Église céleste, ils ne songent absolument pas à réduire le sacrement à un pur symbole et à nier la réalité ou vérité de l'Eucharistie elle-même. Les perspectives changeront à partir du neuvième et surtout à partir du onzième siècle, en fonction des controverses sur la présence réelle. Désormais, sous l'influence des nécessités du moment, l'"apologie du dogme succède à l'intelligence de la foi"¹⁶. Un nouvel ordre de problèmes surgit, un nouveau mode de penser se forme : à la contemplation du mystère succède la dialectique qui, au "vrai", oppose simplement le faux, l'irréel.

L'étude de Marcel Simon sur les rapports entre le judaïsme et le christianisme dans l'Empire romain, illustre en quelque sorte la victoire de ce dernier modèle. Elle a pour titre *Verus Israel*¹⁷. Or dans la masse de renseignements rassemblés dans cette œuvre qui passe pour fondamentale, on ne trouve aucune information sur le sens que l'expression peut avoir chez les anciens. L'auteur semble ignorer qu'il y ait là un problème.

Comme déjà dit, on ne rencontre l'expression ni dans le Nouveau Testament ni même chez les Pères Apostoliques. Saint Justin (mort vers 165) emploie deux fois à propos des chrétiens l'expression équivalente "véritable race israélite *ἰσραηλιτικὸν τὸ ἀληθινὸν...γένος*"¹⁸ : les chrétiens ont droit au qualificatif d'Israélites, parce qu'ils sont

¹² *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au moyen âge*, Paris, Aubier, 1944, p. 216.

¹³ Cf. H. Crouzel, *Théologie de l'image de Dieu chez Origène*, Paris, Aubier, 1956, p. 78.

¹⁴ Sermon Denis XXV, 7; *Misc. Agostin.* I, 163 (PL 46, 938).

¹⁵ *Analecta Bollandiana* 68, 76-78, cit. d'après *Liturgia horarum iuxta ritum romanum*, au 6 février.

¹⁶ De Lubac, *Corpus mysticum*, p. 254.

¹⁷ *Verus Israël. Étude sur les relations entre chrétiens et juifs dans l'Empire romain (135-425)*, 2e éd., Paris, E. de Boccard, 1964.

¹⁸ *Dialogue avec Tryphon*, n. 135; cf. aussi n. 11, où figure en plus le mot *πνευματικόν*. – Nous citons d'après G. Sguerri, *Chiesa e sinagoga nelle opere di Origene*, Milan, Vita e pensiero, 1982 (thèse de théologie catholique, Munich), p. 355, note 27.

disciples du Christ, qui est le premier à avoir porté le surnom d'Israël (= homme vainqueur d'une puissance) et qui conféra ce surnom à Jacob¹⁹.

Le premier à utiliser telle quelle notre expression fut Origène (mort vers 253), qui a peut-être lu saint Justin. Pour Origène, le vrai ou véritable Israël, c'est d'abord le Christ²⁰. Puis, invoquant l'étymologie Israël (= esprits qui voient Dieu), il applique l'expression aux anges et à l'Église eschatologique, qui voient Dieu²¹ et, finalement, à l'Église terrestre, en raison du lien qui l'unit au ciel : "Comme la Jérusalem terrestre est entourée d'autres cités, de bourgades et de pays différents, de même sans doute la Jérusalem céleste, à l'image des objets terrestres, est-elle entourée d'autres cités, de bourgades et de pays différents, où le peuple de Dieu, et le véritable Israël, doit être un jour installé par le véritable Jésus, – dont Josué (Jésus), fils de Navé, n'était que l'image, – où il recevra son héritage au sort, c'est-à-dire d'après l'examen de ses mérites"²².

Chez Origène, l'expression "vrai Israël" sert à mettre en évidence la transcendance des biens éternels, avec lesquels l'Église est en communication dès à présent. Quand il l'applique à l'Église, ce n'est pas dans le but d'éliminer l'autre Israël par antithèse ou de le disqualifier comme un faux Israël. Il veut plutôt attirer l'attention sur un certain type de rapport que l'Église possède avec les biens célestes : rapport intérieur, spirituel, alors que l'Israël selon la chair ne possède avec ceux-ci qu'un rapport extérieur, charnel.

L'ÉGLISE RASSEMBLEMENT DANS L'ESPRIT DE PÉCHEURS SAUVÉS

De fait, le don de l'Esprit Saint entre en jeu lorsque, avec l'admission du centurion Corneille, se pose pour la toute première fois à la communauté chrétienne primitive le problème de son identité face à l'Israël selon la chair. "Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit Saint aussi bien que nous ?" demande Pierre (Ac 10, 47). Corneille, puis les païens d'Antioche admis dans l'Église, y sont des citoyens à part entière. L'Église, rappellera Vatican II, est manifestée "grâce à l'effusion de l'Esprit" (*Lumen gentium*, n. 2). Elle ne forme donc pas un peuple comme les Juifs, car elle tient son unité de l'Esprit.

¹⁹ *Dialogue*, n. 125, 134, 135.

²⁰ *Commentaire à la lettre aux Romains*, 8, 11 (PG 14, 1193C). Cf. Sguerri, *op. cit.*, p. 354-360.

²¹ *Homélie sur les Nombres*, 11, 4 (traduction française par A. Méhat, *Sources chrétiennes* 29, p. 215, 216). Autres références dans Sguerri, *op. cit.*, p. 356.

²² *Ibidem*, 28, 2 (*Sources chrétiennes*, p. 561).

L'Esprit qui donne à l'Église son existence lui vient cependant d'Israël, plus précisément du Messie d'Israël, envoyé par Dieu en vertu d'une promesse de libération, réalisée fondamentalement dans la libération du péché opérée par Jésus de Nazareth. Celui-ci accomplit la promesse en mourant sur la croix "pour la nation, et non pas pour la nation seulement, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés" (Jn 11, 51-52). Pour entrer dans l'Église, tous, tant Juifs que Gentils, passent à travers un baptême qui les plonge dans la mort du Christ et les intègre à son corps (*Lumen Gentium*, n. 7). L'effusion de l'Esprit, constitutive de l'Église, sort du côté transpercé du Christ et purifie ses membres, tous de pauvres pécheurs de par eux-mêmes, y compris ceux en provenance de l'Israël héritier des promesses. Le péché d'Israël, depuis les temps des patriarches et tout au long des temps bibliques, forme pour ainsi dire l'arrière-plan des Écritures et donc de la mémoire du peuple. Comme l'explique Paul Beauchamp, un mouvement traverse toutes les Écritures et se poursuit dans le temps de l'Église, un mouvement qui part continuellement du péché. Les Écritures, en effet, présentent non seulement une loi, fût-ce la loi de la charité, mais aussi un récit lequel, entre autres choses, raconte les péchés des messagers, Abraham, Moïse, David, puis Pierre, Paul... "Dieu a voulu que l'annonce de l'Évangile soit indissociable, dans la bouche des messagers, du récit de leur propre péché. Que l'Évangile ne nous soit pas connu sans qu'il nous annonce la faute des apôtres, surtout du premier d'entre eux, puis de Paul, puisqu'il nous raconte que Dieu leur a pardonné"²³.

Le péché dépasse en effet le plan du moralisme. Il va jusqu'au reniement. Le Sauveur, qui sauve par son sang et donne l'Esprit, est le Messie rejeté par les siens, et qui pourtant les sauve. Il n'est pas indifférent que le premier pape, la "pierre" sur laquelle Jésus a fondé son Église, soit également le premier renégat. Le sang de l'alliance nouvelle, à la différence du sang de l'alliance sinaïtique, unit alliance et rémission des péchés. "Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés"²⁴. Il est vrai que le Messie n'a pas rencontré uniquement indifférence, trahison et hostilité et qu'en dépit de quelques actes de lâcheté, le groupe des premiers disciples lui est demeuré fidèle, sa mère surtout, qui a participé aux souffrances de la crucifixion. Mais, selon la foi catholique, la fidélité de l'épouse, même de l'épouse par excellence qui est Marie, est un fruit du sang versé.

²³ P. Beauchamp, *Le récit, la lettre et le corps. Essais bibliques*, Paris, Cerf, 1982, p. 232.

²⁴ Mt 26, 28; également He 9, 13-15. Cf. A. Vanhoye, *Prêtres anciens, prêtre nouveau selon le Nouveau Testament*, Paris, Ed. du Seuil, 1980, p. 225-232.

L'ÉGLISE ET ISRAËL

Quelle sera alors la relation de l'Église à Israël ? Commençons par préciser qu'elle ne consiste pas dans la substitution des païens aux Juifs renégats : d'abord, parce que l'Église, réalité spirituelle, se situe nécessairement à un autre plan que le peuple "charnel", bien que, on l'a vu plus haut, elle lui soit liée ; ensuite parce que "tous sont soumis au péché" (Rm 3, 9) et ont besoin du type de libération accomplie par le Christ mort en croix, tant les membres du peuple de la promesse que les païens invités à entrer dans l'Église. Mais au destinataire païen, l'aveu de l'élus "est indispensable pour qu'il lise en lui sa propre faute"²⁵. Par le "reste" (Rm 11, 5) croyant au Christ, Israël a annoncé la sienne "à l'intérieur du récit de salut. Faute racontée par les prophètes, puis par le Nouveau Testament : 'Leur faute a fait la richesse du monde et leur détriment a fait la richesse des païens' (Rm 11, 11)". Malheureusement, de plus en plus, les païens ont retenu cette faute au lieu d'en relever le message,

...et l'accusation d'Israël est devenue une pièce insistante du discours chrétien. La croix étant dressée pour que l'homme dise : "C'était notre faute qu'il portait", ceux qui disaient : "C'était la tienne et nous t'en accusons avec lui", prenaient un risque précisé d'avance par le récit biblique : "Ne fais pas l'orgueilleux, crains plutôt". Une accusation collective finit par ne plus servir qu'à cacher la reproduction par un groupe de la faute qu'il condamne. Les reproches pesant sur Israël (clôture, légalisme, conception temporelle du Royaume) tracent le portrait des accusateurs. Une cohérence obtenue au prix de l'exécration d'une "victime émissaire" ne pouvait que durcir des frontières que, pourtant, l'Évangile voulait traverser. Un jour les victimes juives se sont trouvées à la place du Serviteur souffrant²⁶.

Le lien entre Israël et l'Église procède très exactement de ce Serviteur, Verbe de Dieu incarné en fonction d'une alliance avec ce peuple. Du fait de l'Incarnation, certaines réalités simplement matérielles et humaines possèdent, en effet, un rapport spirituel ou *sacramentel* avec l'Église. Comme l'a très bien vu J. H. Newman, c'est même là une caractéristique du christianisme²⁷. Or la théorie du rejet d'Israël et de sa substitution par l'Église contient implicitement une confusion analogue à celle qu'un théologien commettrait en théologie sacramentelle, s'il confondait "sacramentum" et "res", le signe sacramentel et le fruit du sacrement. Israël, avec ses privilèges et en particulier celui de son existence à travers les siècles, a valeur de signe *pour* l'Église et non pas contre l'Église. "La permanence d'Israël (alors que tant de peu-

²⁵ Beauchamp, *op. cit.*, p. 232.

²⁶ *Ibidem*, p. 250.

²⁷ Cf. *An Essay on the Development of Christian doctrine*, Londres 1885, p. 325 ("uniform edition", ch. VII, § 1, n. 4).

ples anciens ont disparu sans laisser de traces) est un fait historique et un signe à interpréter dans le plan de Dieu²⁸. Le sacrement, sans doute, n'est pas la réalité ultime. Chaque année après le jeudi saint, on brûle dans les paroisses ce qui reste de l'huile des infirmes de l'année précédente. Mais peut-on dire que Dieu se débarrasse du peuple de l'alliance comme on se débarrasse d'un peu d'huile? Dans un cas il s'agit de choses, dans l'autre, d'hommes et de femmes. Au demeurant, cette élimination serait contradictoire avec l'existence d'une alliance que Dieu, comme le rappelle Jean-Paul II, n'a jamais dénoncée.

Quelles fonctions exerce alors l'Israël selon la chair par rapport à l'Église et, plus spécialement, par rapport aux gentils qui, entrés dans l'Église au cours des siècles, doivent confesser que "le salut [leur] vient des Juifs" (Jn 4, 22)²⁹ – Tout d'abord, par son existence Israël rend témoignage à la fidélité de Dieu aux promesses (Rm 15, 8). L'épouse a beau se montrer infidèle, Dieu ne l'a point rejetée définitivement, l'Écriture le dit avec insistance, et le fait qu'Israël existe encore, le prouve³⁰ : gage d'espérance pour les chrétiens, pécheurs eux aussi de quelque origine qu'ils soient, et invitation à ne pas s'enorgueillir aux dépens d'Israël (Rm 11, 18). Ensuite, l'existence du peuple juif perpétue à travers les temps le lieu de l'Incarnation du Verbe et, partant, l'ancrage qui empêche l'Église d'être emportée par la "dérive idéologique"³¹. Celle-ci la dégraderait en un parti, alors qu'elle est le fruit d'une irruption de Dieu dans l'histoire, d'une "élection" qui interdit à l'élue de se prendre pour la collectivité des purs et durs. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ces choses pour le bénéfice de tous. "De nos jours, en France, la 'théologie' est profondément 'anti-juive' – il ne s'agit pas de l'antisémitisme racial – tradition qu'elle emprunte au

²⁸ Commission du Saint-Siège pour les relations avec le judaïsme, *Notes pour une correcte présentation des juifs et du judaïsme dans la prédication et la catéchèse de l'Église catholique*, n. 25 ; dans D.c. 1985, p. 737.

²⁹ Il convient de noter à ce propos qu'en se faisant chrétiens, les hommes de l'antiquité avaient beaucoup plus que l'homme d'aujourd'hui la sensation de quitter leur monde pour s'insérer dans une autre tradition, celle remontant à David et à Abraham. Cf. Sguerre, *op. cit.*, p. 445-446.

³⁰ Cf. le texte de la Commission pour les rapports avec le judaïsme, cité *supra* ; également V. Mora, *Le refus d'Israël*, Paris, Cerf, 1986, p. 115-117.

³¹ M. T. Huguet, dans J. M. Garrigues (et alii), *L'unique Israël de Dieu. Approches chrétiennes du mystère d'Israël*, Limoges, Criterion, 1987, p. 136 : "L'aîné peut aider le cadet à se fortifier contre la tentation permanente d'idolâtrie, contre laquelle il a reçu un 'vaccin' puissant, dû à près de 4000 ans d'une intransigeante pédagogie divine (cf. Héb. 12, 6). Il peut le garder notamment de la dérive idéologique du christianisme si répandue actuellement. Par le caractère *concret* du fait qu'il existe, ce peuple ne cesse de lui rappeler que le véritable Christ est celui qui est 'venu dans la chair' (1 Jn 4, 7), la chair d'Israël (cf. Rm 9, 5) : il le garde de la gnose et du mythe. Il le garde également de s'*enorgueillir*' ; car il est le rappel vivant de la racine et du tronc qui le porte (cf. Rm 11, 18-20) ; il le garde de l'autonomie et de l'autosuffisance. Enfin il lui rappelle que la *plénitude* est encore à venir..."

rationalisme européen depuis trois siècles", écrit André Manaranche. "Que le renouveau biblique ne fasse pas illusion, qu'il ne donne pas le change : l'élection est rejetée comme un 'chouchoutage' divin et comme une entorse à l'universel ; elle est critiquée comme une mise à part, interdisant à l'élu de se dissoudre. [...] Mais justement, quand une attitude est anti-juive, elle ne peut que se déporter vers le paganisme (les *goyim*, au sens biblique). L'Église n'évitera la séduction de l'Islam et d'autres religions que si elle retrouve ses racines : la souche de l'olivier judaïque sur laquelle la greffe païenne est entée. Elle a beaucoup à apprendre aujourd'hui de penseurs juifs, dont le P. H. U. von Balthasar dit qu'ils représentent une réflexion originale"³². Au reste, ce faisant les chrétiens retrouveront leur propre tradition. Dans l'Église on a toujours éprouvé le besoin de recourir non pas seulement aux livres sacrés des Juifs, mais aussi à la tradition vivante du judaïsme³³.

L'Église et Israël forment deux réalités articulées l'une sur l'autre : l'Église, par l'Esprit, est le corps du Messie de la maison d'Israël. Normalement, Église et maison d'Israël devraient former un seul peuple. La séparation de la majorité du peuple d'Israël d'avec son Messie et le schisme qui en résulte est une situation contre nature³⁴. Dans le peuple de Dieu, peuple de peuples, pourquoi n'y aurait-il pas place pour la maison d'Israël reconnue dans sa spécificité, sans que pour autant il y ait lieu de lui reconnaître une quelconque supériorité par rapport au reste de l'Église ? Car "tous sont soumis au péché"...

Ainsi l'existence de l'Église, réalité spirituelle, ne dissout point la réalité de la maison d'Israël, pas plus que l'Église, "vérité" en quelque sorte du mariage, ne rend caduc le mariage humain. On sait que l'Église, par son magistère, insiste à temps et à contretemps sur l'indissolubilité de celui-ci !

Mais à partir du moment où l'on situe le peuple d'Israël et l'Église sur un seul et même plan, le rapport de l'un à l'autre devra nécessairement être conçu sur le mode conflictuel, l'un éliminant l'autre. Ainsi on a soutenu que, selon l'Évangile de Mat-

³² A. Manaranche, "La rencontre des religions", dans *Communio* (édition française), mars-avril 1986, p. 64-76. Les passages cités se trouvent p. 75-76.

³³ Cf. L. Bouyer, *L'Église de Dieu, corps du Christ et temple de l'Esprit*, Paris, Cerf, 1970, p. 647 : depuis Origène jusqu'à nos jours, "à travers tout le déroulement de l'histoire, les chrétiens éprouvent sans cesse la nécessité de recourir à cette tradition toujours survivante du judaïsme".

³⁴ Cf. Bouyer, *op. cit.*, p. 643 : "il est une autre imperfection, peut-être plus grave encore [que la division entre l'Orient et l'Occident et la persistance du protestantisme en dehors de l'Église], que la Fiancée de l'Agneau doit surmonter pour être digne des Noces. Mais c'est une infirmité quasi-congénitale [...]. Nous voulons parler ici du fait que l'Église chrétienne a échoué à gagner Israël au Christ, et, qui plus est, a vu s'étioier en elle et disparaître l'Église primitive judéo-chrétienne, dont elle était issue".

thieu, l'ancien Israël débouche sur l'Église purement et simplement, en sorte que ce qui reste de l'ancien Israël ne serait plus Israël à proprement parler³⁵. On a même cru pouvoir démontrer que la perspective sur laquelle débouche le même Évangile, à savoir l'ouverture de l'Église aux nations païennes, présupposait nécessairement le rejet d'Israël : "pour que puisse être dépassé le particularisme judéo-chrétien et son envoi exclusif à Israël . . . , il fallait que le déshéritement d'Israël soit définitivement proclamé"³⁶.

Plus généralement, on peut se demander si le refus de reconnaître à l'Israël selon la chair une signification religieuse, ne procède pas quelquefois d'une méconnaissance non seulement du principe sacramentel, mais de cette loi de l'économie divine, d'après laquelle Dieu sauve les hommes en prenant comme instruments certains hommes. Hans Conzelmann, selon qui l'Église, pour autant qu'elle se présente comme le vrai Israël, dénie par là-même ce titre au peuple juif, raisonne à partir du principe "sola fide"³⁷. Sa conclusion a le mérite d'être logique : à partir du moment où l'on dénie à la créature toute valeur salvifique au point de rejeter le concept même de

³⁵ "Aus der Frontstellung des Evangeliums ergibt sich zwingend die Alternative von falschem und wahren Israel. Da das wahre Israel nur ein "Volk" sein kann, muss dem anderen jeder Anspruch versagt werden. [...] Die Kirche ist strenggenommen nicht ein neues Israel, das an die Stelle des alten gerückt wäre, sondern das eigentliche, wahre Israel, wie es Gott sich von Anfang an gedacht hat" (W. Trilling, *Das wahre Israel. Studien zur Theologie des Matthäus-Evangeliums*, 3 Aufl., München, Kösel-Verlag, 1964, p. 95, 96). Citons encore le texte suivant, plus récent : "La menace du rejet total et la promesse qu'un nouveau peuple prendra la place d'Israël sont énoncées clairement dans l'addition matthéenne à la parabole de Marc sur les mauvais vigneron : 'Le Royaume de Dieu va vous être enlevé et sera donné à un peuple portant du fruit' (21, 43)" (R. E. Brown et J. P. Meier, *Antioche et Rome berceaux du christianisme*, Paris, Cerf, 1988, p. 89; le texte cité est de J. P. M.). — Pour une mise au point en ce qui concerne Mt, voir P. Beauchamp, "L'Évangile de Matthieu et l'héritage d'Israël", dans *Recherches de science religieuse* 1988, p. 5-38, où il est montré que la visée de légitimité qui est celle de Matthieu met l'accent sur ceux qui peuvent relayer le pouvoir établi en Israël. Ce pouvoir est transformé par la présence permanente de Jésus et par la monition "Vous êtes tous frères". Dans cette perspective, la variante matthéenne de la parabole des vigneron exclut les deux possibilités simples (transfert du Royaume des grands prêtres aux envoyés de Jésus, ou d'une nation à une autre nation), et "adopte, au contraire, une formule oblique (Mt 21, 43) : *Le Royaume vous sera retiré (les Grands prêtres et les Pharisiens comprirent qu'il parlait d'eux) et sera donné à une nation qui lui fera produire du fruit*" (p. 28).

³⁶ D. Marguerat, *Le jugement dans l'Évangile de Matthieu*, Genève, Labor et fides, 1981, p. 395. Dans l'original, le texte cité est souligné. Selon cet auteur (*op. cit.*, p. 382), les points de vue de Mt et de Rm 9-11 sont inconciliables.

³⁷ H. Conzelmann, *Heiden - Juden - Christen. Auseinandersetzungen in der Literatur der hellenistisch-römischen Zeit*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1981, p. 2 : "Welches Heil ist denn gemeint, wenn es eine 'Geschichte' haben kann?" Également p. 279 : "Was kann verbindlich als heilsam verkündet werden? Jedenfalls nur der Glaube, der das Heil aus menschlichen Werken (oder auch nur Mitbeteiligung) ausschliesst".

"Heilsgeschichte" ou d'histoire salvifique, l'élimination de l'Israël selon la chair du tableau des valeurs religieuses suit nécessairement³⁸. En détruisant la barrière des lois cérémonielles, le christianisme, selon Conzelmann, manifeste qu'un jugement a été porté sur Israël et sur son histoire, analogue au jugement porté sur toutes les réalités humaines³⁹. Toujours selon le même auteur, lorsque le christianisme recourt à l'histoire d'Israël telle que rapportée dans l'Ancien Testament, il le fait en pratiquant une méthode allégorique qui, en fait, vide le judaïsme de sa substance et modifie complètement la signification des événements et des textes sacrés. Marcion était plus proche de l'Ancien Testament que ses adversaires, qui prétendaient défendre ce dernier contre lui⁴⁰. — On est très loin du concept d'accomplissement...

Marie et la communauté chrétienne primitive, pour qui les paroles du Magnificat "Il est venu en aide à Israël son serviteur" avaient valeur de prière, vidaient-ils ces paroles de leur substance en les allégorisant? Aux yeux de Marie, modèle de foi, le peuple auquel elle appartenait de par son origine avait-il perdu toute signification religieuse? Il est permis de penser que non, du moins s'il est vrai que Dieu parle et agit de diverses manières, y compris par l'intermédiaire des hommes. "Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme", écrivait saint Paul (Ga 3, 28). L'Apôtre, pourtant, ne prônait absolument pas la confusion des sexes! De même sait-il que, dans le plan de Dieu et dans l'unité du corps du Christ, Juifs et "Grecs" exercent des fonctions propres. Les premiers rendent témoignage à la fidélité de Dieu aux promesses "faites aux patriarches" (Rm 15, 8), tandis que les seconds glorifient Dieu "pour sa miséricorde" (Rm 15, 9), dont cependant tous ont besoin, tant les uns que les autres: car s'"Il est venu à Israël son serviteur", c'est en "se souvenant de sa *miséricorde*, selon qu'il l'avait annoncé à nos pères, en faveur

³⁸ *Ibidem*, p. 2: "Wenn sich die Kirche für das wahre Israel hält, ist das historische Israel jedenfalls für sie kein heiliges Volk mehr". Cf. aussi p. 228.

³⁹ *Ibidem*, p. 225-226. L'auteur affirme cependant la nécessité pour le christianisme de maintenir le lien avec Israël, s'il ne veut se dissoudre en une religion à mystères (cf. p. 237).

⁴⁰ *Ibidem*, p. 255: "Mit seiner Forderung der wörtlichen Auslegung des AT steht Marcion diesem näher als seine Gegner, die zur spiritualisierenden Umdeutung gezwungen sind". Cf. aussi p. 280. — G. Klein, "Bibel und Heilsgeschichte", dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* 62 (1971), p. 1-47, présente un cas extrême en fait d'application du principe de la *sola fide* à l'histoire. On peut se demander si, en partie, le travail exégétique de Marguerat ne repose sur le même présupposé: du moment qu'il y a en Israël péché et manquement à la foi, Israël perd toute signification salvifique. Mieux encore: comme on l'a vu plus haut, selon Matthieu (interprété par Marguerat), la mission auprès des païens serait liée au "deshéritement d'Israël".

d'Abraham et de sa postérité à *jamais*" (Lc 1, 54-55) : par le oui de Marie, la fidélité de Dieu et sa miséricorde se réalisent. Or elles sont à la fois historiques et eschatologiques quant à leur portée⁴¹.

⁴¹ Nous avons présenté la théorie de la substitution sous sa forme la plus nette, la plus brutale. Mais elle existe également sous la forme d'une application de la théologie du "reste" : c'est parce qu'ils étaient d'origine juive que la plupart des premiers chrétiens auraient eu la prétention de former Israël, dont ils excluaient les Juifs qui n'avaient pas cru au Christ. On reconnaît toutefois qu'il y eut dans l'Église primitive des exceptions à cette manière de voir, la plus notable étant le saint Paul de Rm 9-11 (cf. N. Lohfink, *L'Église que voulait Jésus*, Paris, Cerf, 1985, p. 87-88 et 148-150 ; titre de l'original : *Wie hat Jesus Gemeinde gewollt?*). — Sur ce problème, qui dépasse le cadre de la présente étude, nous voudrions au moins formuler quelques remarques, dans l'espoir d'aider à le poser correctement. 1) Ce problème en recouvre en réalité deux : autre est la question de savoir quel est l'enseignement du Nouveau Testament, et autre la question de savoir quelle était la mentalité de la chrétienté primitive. De l'un on ne peut conclure directement à l'autre, de même que de l'enseignement de Vatican II on ne peut conclure directement à la position des diverses communautés chrétiennes vers les années 1960-65 en matière de racisme par exemple. 2) Bien que, selon le Nouveau Testament, le christianisme soit l'accomplissement de la vocation d'Israël, aucun des livres dont il se compose n'appelle l'Église "Israël" ; ce silence n'est-il pas significatif ? 3) Du fait de ce silence, les positions attribuées au Nouveau Testament en ce domaine reposent nécessairement sur des raisonnements qu'on aurait tort de rejeter a priori comme faux, mais dont il importe de connaître les présupposés. 4) Parmi ces présupposés, la notion de "peuple de Dieu eschatologique" joue un rôle clef. Comme le remarque Louis Bouyer, il faut distinguer entre peuple de Dieu et Église : leur identification ne sera totale que dans l'Église eschatologique au sens fort du terme (L. Bouyer, *op. cit.*, p. 635 et suivantes). L'oubli de cette distinction mène logiquement à rejeter l'Israël incroyant dans les ténèbres extérieures dès à présent. 5) Pour l'approfondissement de notre problème, il y a beaucoup à espérer, croyons-nous, d'une approche mariologique. Quelle est la relation à Israël de celle qui est mère du Messie, mère de réconciliation, épouse, membre le plus éminent de la communauté judéo-chrétienne et modèle de l'Église ?